ARISTOMENE,

TRAGEDIE

Par M. MARMONTEL.

Représentée pour la première fois par les Comédiens ordinaires du Roi le 30. Avril 1749.

Prima Officia debentur Diis immortalibus, SECUNDA PATRIÆ, TERTIA PARENTIBUS. Cic. 2. Offic.

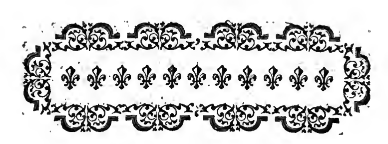




A LA HAYE.

M. DCC. L.





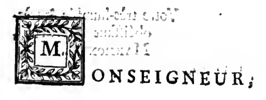
A MONSEIGNEUR

LE DUC

DE RICHELIEU,

PAIR ET MARECHAL DE FRANCE,

CHEVALIER DES ORDRES DU ROI, PREMIER Gentilhomme de la Chambre, Commandant du Languedoc, & l'un des Quarantes de l'Academie Françoise.



MONSEIGNEUR,

Si l'honneur de votre protection n'ajoute rien au mérite de cet Essai ; il assure du moins à l'Auteur la bienveillance d'un peuple, à qui votre nom dès long-

respectable, est aujourd'hui plus précieux que L'hommage que je vous rends peut donc paroître ; mais il me suffit qu'il soit juste. Je le devois à a comme Citoyen, comme Auteur je le devois à e. Puisse-t-il être digne de l'un & de l'autre.

suis avec un très-profond respect,

MONSEIGNEUR,

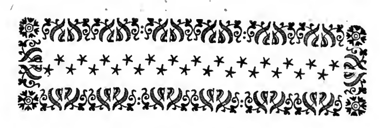
Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,
MARMONTEL.

ARISTOMENE,
TRAGEDIE.

ACTEURS.

ƆMENE, Général des eſſeniens. *M. Grandval.*
ΙDE, Epouſe d'Ariſtomène. *Mlle. Clairon.*
IS, Fils d'Ariſtomène. *Mlle. Gaultier.*
NIS, Chef du Senat. *M. Legrand.*
RE, } Senateurs. { *M. de Roſelly.*
CON, } Senateurs. { *M. Paulin.*
TIPE, } Senateurs. { *M. Dubois.*
ƆFFICIER, Capitaine des Gardes. *M. Bonneval.*
ᴧTEURS.
ΙBATE, Envoyé des Spartiates, *M. Drouin.*
DES.

La Scene eſt à Meſſène dans le Senat.



ARISTOMENE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIÉRE.

CLEONIS, ARSIRE.

ARSIRE.

Toi, le Chef du Senat, l'ami d'Ariſtoméne,
Sans lui, tu veux changer le deſtin de Meſsène !
Sans conſulter le bras qui vient de l'affranchir,
Sous le joug qu'il briſoit, Meſsène veut fléchir ;
Et joint, en le livrant à l'ennemi qui brave,
La honte d'être ingrate à celle d'être eſclave !
Sparte, dont ce Héros abaiſſa la fierté,
Va-t-elle de ſon ſang voir ſigner ce Traité ?
Quoi, tandis que pour nous ſa prudence rapide

lever Argos, Sicionne, l'Elide;
jue l'Eurotas, fur fes bords étonnés
or nos Tyrans par la crainte enchaînés;
puiffante armée, au pied de nos murailles,
l que le fignal pour voler aux Batailles,
ıos Ports, qu'en nos Champs l'abondance
ıaît;
ɔle épouvanté....

CLEONNIS.

Ce peuple fe connoît.
enfin le poids de fon indépendance,
ainte aujourd'hui lui tient lieu de prudence.

ARSIRE.

inégal & vain, qui peut te définir?
Pour fa liberté je l'aurai vû s'unir,
ıuant le joug, du fein de la pouffiére,
ɔix de l'honneur, lever fa tête altiére;
i vû l'Artifan en Guerrier transformé,
ıx, par fon époufe au combat animé,
fer, inftrument d'une obfcure induftrie,
e une défenfe utile à la Patrie;
l'un peuple efclave & né dans le repos,
:ros aura fait un peuple de Héros;
t-à-coup ce peuple infenfible à la gloire,
t renoncer!.... Non; je ne puis le croire.
d'Ariftomène il paroît abatu,
tour lui rendra fa première vertu.
ıous, dont il attend l'exemple du courage,
à nous de plier fon ame à l'efclavage?

CLEONNIS.

is-tu quels malheurs fuivent la liberté,
cord, l'union, fruits de l'égalité,
ıt de concourir à ce jufte équilibre,
ui, fous un Senat, fubfifte un peuple libre?
oute il eft des cœurs qui vertueux par choix,

Sçavent

Sçavent se tenir lieu de Maîtres & de loix :
Mais il en est aussi qui nés pour être esclaves,
Ont sans cesse besoin du joug & des entraves :
Il en est qui des loix méconnoissent le frein,
S'ils ne sont accablés sous un sceptre d'airain.
De Messène aujourd'hui tel est le caractére.
Aristomène brise un joug si salutaire,
Et contre mille écueils il va nous entraîner ;
Si nous ne le forçons à nous abandonner.

ARSIRE.

Quoi ! l'Etat déchiré n'ose fermer sa playe !
Au sortir de ses fers, la liberté l'effraye !
Rappellez-vous ces temps, l'opprobre de nos murs,
Où Messène rampoit sous des hommes obscurs :
Ces temps, où l'intérêt, l'orgueil & l'indolence
Insultoient à nos maux du sein de l'opulence.
Rappellez ces décrets, qui n'ont à nos remparts
Laissé, pour défenseurs, que de tristes vieillards ;
Tandis que loin de nous la jeunesse entrainée,
Pour des Maîtres ingrats à périr destinée.
Alloit verser sans gloire un sang, vil à leurs yeux,
Un sang, le seul espoir que nous laissoient les Dieux.
Mais fussiez-vous en paix sous ces Maîtres injustes,
Préférez-vous aux loix de vos Ayeux augustes,
Ces loix, mélange informe, où la férocité
Des mœurs de la nature aigrit l'aménité :
Qu'à Licurgue dicta cette fierté sauvage
Qui subjugue le foible & révolte le sage ?
La crainte vous abbat ! Que feroient les revers ?
Vous méritez bien peu que l'on brise vos fers.

CLEONNIS.

Que l'on brise nos fers ! Crédules que nous sommes !

ARSIRE.

Quoi !

CLEONNIS.

L'intérêt, Arsire, a bien fait de grands hommes,
tel, de sa patrie, est devenu l'appui
ui ne fit rien pour elle, & qui fit tout pour lui.

ARSIRE.

: n'avois imputé tes desseins qu'à la crainte;
lais enfin avec moi tu dépouilles la feinte.
'un zèle généreux voilà quel est le prix;
'oilà par quels soupçons on aigrit les esprits.

CLEONNIS.

'u dois me condamner. La lente expérience
'eut seule dans ton cœur porter la défiance;
Mais moi, qu'à tout prévoir les ans ont trop instruit,
Je perce ces dehors dont l'éclat te séduit.
Je connois les humains, & suis bien loin de croire
Que cet Audacieux, Vainqueur, chargé de gloire,
Voulût être l'égal de ceux qu'il affranchit.
Moins aveugle que toi, le peuple réfléchit.
Il voit que ce Guerrier a subjugué l'Armée,
Que son crédit s'éléve avec sa Renommée,
Qu'il n'abat nos Tyrans que pour nous maîtriser,
Et qu'il change nos fers au lieu de les briser.
Que Sparte use sur nous des droits de la victoire.
Dans les fers du Vainqueur l'on conserve sa gloire:
Mais il est trop honteux de servir son égal.
Toi surtout, autrefois son généreux rival,
Toi, que Messène eût vû, sans ses ruses obliques,
Soûtenir seul le poids des affaires publiques;
C'est peu que ta valeur trop facile à céder,
Ait servi sous un Chef, qu'elle eût dû commander;
Pour combler nos malheurs, son orgueuil & ta honte,
Tu lui livre l'Etat! Tu consens qu'il nous dompte!
Est-ce ainsi qu'un Héros se venge d'un affront?
Quel triomphe pour lui, de voir que sur son front

Son rival, inſtrument de ſa grandeur ſuprême,
D'une ſervile main place le diadême!

ARSIRE.

Te ſerois-tu flatté de me ſéduire?

CLEONNIS.

Non.
Je veux te détromper.

ARSIRE.

Porte ailleurs ton poiſon;
Si je fus ſon rival, je méritois de l'être,
Et cette ambition n'anonçoit point un traître.
Je vois, à tes conſeils, pourquoi je fus admis.
Tu crûs que deux rivaux ne pouvoient être amis.
Connois-nous l'un & l'autre, & renonce à l'envie
De noircir à mes yeux une ſi belle vie.
Nos cœurs, qu'envain ta haine aſpire à diviſer,
Sont faits pour s'eſtimer & pour la mépriſer.
De Vangeur de l'Etat il demanda le titre:
Je le lui diſputois; le peuple en fut l'arbitre.
Sur ſes vrais intérêts le peuple eſt éclairé;
Et je vis, ſans aigreur, mon rival préféré.
Non, que d'un rang ſi beau je me ſente peu digne.
Mon bras, qu'eût ſoûtenu cette faveur inſigne,
Pour ſervir à l'Etat de rempart & d'appui,
Sans doute eût tout oſé; mais eût moins fait que lui.

CLEONNIS.

Et c'eſt de ſes exploits que naiſſent mes allarmes.
L'intérêt de l'Etat lui fit prendre les armes,
Je le veux; mais après l'éclat qu'elles ont eu,
Pour reſter notre égal il a trop de vertu.
Un homme tel que lui parvient, malgré lui-même,
Par la faveur du peuple, à la grandeur ſuprême:
On lui porte; & bientôt, il va ſans le vouloir,
Accabler ſes égaux du poids de ſon pouvoir.

ARSIRE.

: pouvoir le rendroit l'appui de ses semblables.
'est un dépôt sacré dans des mains équitables.
.ais tu crains tout de lui, jusques à ses bienfaits.
riomphe, ingrat : tes vœux vont être satisfaits
il sçait fouler aux pieds l'envie & l'imposture,
. sent l'humanité, l'amour & la nature.
a famille, livrée aux mains des ennemis,
Condamnée à la mort, s'il n'est bientôt soumis
Ne va que trop glacer le zèle qui l'enflame.

CLEONNIS.

Et s'il laisse immoler & son fils & sa femme,
Sur mes soupçons encor me condamneras-tu ?
Et cet arrêt cruel....

ARSIRE.

Prouveroit sa vertu
La source en seroit pure en une ame si belle.
Tout ce qu'elle produit doit être digne d'elle ;
Et ce qu'en tes pareils on nomme cruauté,
Ne pourroit être en lui que générosité.
On vient...... C'est lui. Le peuple autour de lui s'assemble.
Traître, vois ce Héros, baisse les yeux & tremble.

SCENE II.

ARISTOMENE. DRACON. XANTIPE. CLEONNIS. ARSIRE. TROUPE DE CITOYENS. GARDES. L'OFFICIER.

ARISTOMENE.

QU'il m'est doux, mes amis, d'entendre à mon retour
Eclater de ce Peuple & la joye & l'amour ;

De revoir cette Ville, à nos tyrans fatale,
Leur esclave autrefois, aujourd'hui leur rivale;
Ce temple de nos loix & de la liberté,
Erigé par nos mains, & de sang cimenté,
Ou des débris du Trône & de la Tyrannie
D'un Peuple indépendant s'éleve le Génie!
Oui, ce Peuple vangé des maux qu'il a soufferts,
Aux mains qui l'enchaînoient, peut préparer des fers.
Pour nous associer la Gréce mutinée,
J'ai passé du Stimphale aux rives du Pénée.
Que n'avez-vous pû voir le respect & l'ardeur
Que tout ressent au nom de votre Ambassadeur!
Animé, prévenu par l'estime publique,
Gloire, rivalité, justice, politique,
J'ai tout mis en usage, & tout heureusement.
Qui sçait interesser, persuade aisément.
Nos voisins effrayés demandent qu'on se ligue,
Qu'à ce péril commun l'on oppose une digue,
Et sur notre repos fondant leur sûreté,
Pensent, en nous sauvant, sauver leur liberté.
Tyrans! vous tomberez. Nous n'avons plus de Maître,
Mes Amis. Dans les fers si le sort nous fit naître;
La marque en est flateuse à qui les a rompus.
Il est beau de devoir sa gloire à ses vertus....
Mais quel abattement! quel silence farouche!

CLEONNIS.

Ami, n'y pensons plus. La liberté nous touche;
Mais d'un prix trop cruel nous paîrions ses bienfaits.
Il faut céder au tems, & demander la Paix.

ARISTOMENE.

La Paix! la Paix, grands Dieux, avec la servitude!
Du succès autrefois la longue incertitude
Put sans doute allarmer vos esprits chancelants.
Au bord d'un précipice on marche à pas tremblants;
Mais le péril fini, votre crainte redouble!

S'eſt-il en mon abſence, élevé quelque trouble ?
Sans s'impoſer pour nous des ſubſides nouveaux,
Que l'Etat goûte en paix les fruits de nos travaux.
Son aveu me ſuffit. J'ai pour moi mon Armée,
Endurcie aux beſoins, à vaincre accoutumée,
Qui partout, ſur mes pas intrépide à courir,
Souffrira ſans murmure en me voyant ſouffrir.
Notre exemple ſuffit au ſoldat qui nous aime;
Et l'on eſt ſûr de lui, quand on l'eſt de ſoi-même.
Qui peut donc diviſer de zélés Citoyens ?
Eſt-ce un vil intérêt ? Je vous livre mes biens.
Eſt-ce la haine ? Il faut que toute aigreur finiſſe;
Quand le bien de l'Etat demande qu'on s'uniſſe.
Eſt-ce l'envie enfin ? Si quelqu'un parmi vous,
Du pouvoir qu'on me laiſſe, en ſecret eſt jaloux;
Donnez-lui votre voix, je ſuis prêt d'y ſouſcrire,
Et le rang de ſoldat, eſt le ſeul où j'aſpire.
Abbatre nos tyrans prêts à nous opprimer :
Voilà la ſeule ardeur qui doit nous animer.
Ceux que pour la Patrie un zéle pur enflâme,
Dans les malheurs publics, ne font qu'une ſeule ame.

XANTIPE.

La vertu fait ſouvent des jaloux, des ingrats.

ARISTOMENE.

Pourſuivie, enviée, a-t'elle moins d'appas ?
Je vous entends; ce peuple eſt injuſte & volage :
Ces vices ſont le fruit d'un honteux eſclavage.
Que peuvent des captifs ſous le joug abbatus ?
La liberté, Xantipe, eſt mere des vertus.
Elle éleve les cœurs, elle fait les grands hommes.
De l'aveugle intérêt eſclaves que nous ſommes,
Et trop peu vertueux pour être tous égaux,
Pour nous, l'indépendance eſt le plus grand des maux.
Mais s'il faut obéir à des loix, à des maîtres;
Il faut, ou les tenir du choix de nos ancêtres,

Ou ſi pour en changer ils nous laiſſent leurs droits,
Nous-mêmes nous choiſir nos maîtres & nos Loix.
Dans un chef, quel qu'il ſoit, reſpecter ſon ouvrage:
C'eſt libre dépendance, & non pas eſclavage.
Mais ramper malgré ſoi ſous le joug des vainqueurs:
Voilà la ſervitude: elle avilit les cœurs.

ARSIRE.

N'accuſons point le Peuple: à manier facile,
Entre les mains des Grands c'eſt une foible argile.
Pour qui court à la gloire, il eſt un autre écueil.
Connois-tu tes rivaux & leur jaloux orgueil?

ARISTOMENE.

Un courage éprouvé craint peu qu'on le traverſe.
C'eſt contre ces écueils que ſa force s'exerce.
Braver pour ſon pays l'infortune & la mort:
D'un bon Républiquain c'eſt le vulguaire effort.
Souffrir l'ingratitude, & mépriſer l'envie,
Immoler, s'il le faut, ſa gloire avec ſa vie,
Faire tout pour l'Etat, ſans retour, ſans eſpoir:
C'eſt l'effort des grands cœurs, & c'eſt notre devoir.
Laiſſons frémir l'envie, & ſoyons magnanimes.
Le chemin de la gloire eſt entouré d'abîmes;
Mais tout rude qu'il eſt, il eſt ouvert pour nous.
De l'éclat qui la ſuit, ſi vous êtes jaloux,
Vous allez le puiſer dans ſa ſource immortelle:
C'eſt la Poſtérité. Nous travaillons pour elle.
Contemplez l'avenir, voyez nos noms fameux
Par la gloire portés chez nos derniers neveux.
Vous voyez ce Sénat? Là ſeront nos images.
Les peuples à genoux leur rendront des omages:
Dans ces marbres muets ils nous adoreront,
Et liront leur devoir gravé ſur notre front.

CLEONNIS.

En vain par des détours tes amis te diſpoſent
A céder au revers que les Dieux nous oppoſent.

Du ſang & de l'amour, tu reconnois la loi?

ARISTOMENE.

Quel Pere, quel Epoux eſt plus tendre que moi!

CLEONNIS.

De l'un des Sénateurs, à nos yeux dérobée,
Aux mains des ennemis, la famille eſt tombée.
Si nous leur réſiſtons, tout ſon ſang va couler.
Penſes-tu qu'il conſente à la voir immoler?

ARISTOMENE.

Le ſacrifice eſt grand. Comme vous, j'en ſoupire.
C'eſt un devoir cruel qu'on ne ſçauroit preſcrire.
De qui peut s'y réſoudre on ſent trop les combats,
Pour oſer condamner qui ne s'y réſout pas.
Ce qu'il en coute à l'un ſert à l'autre d'excuſe.
Avec gloire on s'y rend, ſans honte on s'y refuſe.
Que je plains cet Epoux, ce Pere citoyen,
Qui du bonheur Public ne peut faire le ſien!
Va-t'il trahir l'Etat, ou perdre ce qu'il aime?
Quel eſt-il?

CLEONNIS, *lui donnant un billet.*

Lis.

ARISTOMENE.

Quels traits!... Mon Epouſe!...

CLEONNIS.

Elle-même.

ARISTOMENE.

Et mon fils avec elle!

CLEONNIS.

Au bruit de ton retour,
Ils voloient dans tes bras conduits par leur amour:
Des ſoldats les ont pris. La joye eſt imprudente.

ARISTOMENE.

Il lit.

Si vous ne vous rendez, à nos jours on attente.

Après quelque repos.

Que

Que bénits soient les Dieux qui n'accablent que moi !
Messène, tout mon sang doit donc couler pour toi !
Qu'il coule, & de nos maux que la source tarisse.
J'aurai été jaloux d'un si beau sacrifice.
Puisqu'il sauve l'Etat, il est digne de nous.
O ma Patrie ! enfin, j'aurai tout fait pour vous.
Amis, vous frémissez. Epargnez-moi vos plaintes.
Mon épouse & mon fils rougiroient de vos craintes.
Si Sparte à sa fureur ose les immoler ;
En tombant sous ses coups, ils la feront trembler.
Allez dans tous les cœurs ranimer l'espérance.
Leur sort dépend de moi : qu'ils soient en assurance :
Et puisque leur repos peut encor s'acheter,
Oubliez avec moi ce qu'il doit m'en coûter.

SCENE III.

CLEONNIS. DRACON.

CLEONNIS.

A Ces traits, connois-tu ce Héros, qu'on renomme ?

DRACON.

Je ne découvre en lui qu'un monstre, ou qu'un grand homme.
Mais crois-tu qu'il immole & le sang & l'amour
Aux lieux, où le hazard permit qu'il vît le jour ?

CLEONNIS.

J'admire en sa faveur tes aveugles scrupules.
Quoi ! par tout des esprits timides ou crédules,
Gagnés par artifice, ou par crainte soumis !
Sur qui dois-je compter ?

ARISTOMENE,
DRACON.

Sur moi, sur mes amis.
èle à l'Etat immole ce qu'il aime,
a cruauté fasse tout pour lui-même;
i'en vois pas moins jaloux & furieux.
ès insultants ont trop blessé mes yeux.
ux, ou cruel, mon orgueil le deteste.
me, soit vertu, tout en lui m'est funeste.
se montre grand, plus il devient suspect,
e punirois d'arracher mon respect.

CLEONNIS.

connois enfin ce cœur fier & terrible,
on autorité défenseur infléxible,
uisque dans sa haine il demeure affermi,
onserve l'espoir de perdre un ennemi.
'il soit ambicieux, ou qu'il soit magnanime,
vertu qui nous nuit doit tenir lieu de crime.
qu'importe en effet qu'on releve l'Etat,
le bras qui l'appuye, à l'instant nous abbat?
essène, avec tes fers, notre autorité tombe.
lle est la même encor, si ton vengeur succombe.
Dussent donc tes remparts disparoître avec lui;
Nous allons, par tes mains, renverser ton appui.
As-tu lû dans les cœurs de ce peuple indocile?

DRACON.

Il a vû son Vangeur & paroît plus tranquille;
Mais je vois ces retours sans me décourager,
Et le moindre revers suffit pour tout changer.
Attendons tout d'un peuple imprudent & timide:
A tous ses mouvemens l'inconstance préside.

CLEONNIS.

Connois ce Peuple, Ami. Plus le péril est grand,
Et plus à ses soutiens sa foibléss se prend.
J'ai vû de son humeur les épreuves diverses,
Aveugle en ses succès, ferme dans les traverses,

Quelquefois il s'eſt plaint ; mais jamais démenti.
Le Peuple ſoûtient mal un injuſte parti :
Le crime, à ſes côtés, fait marcher les allarmes.
Mais lorſque l'équité lui fait prendre les armes,
Qu'il défend ſes foyers, ſa vie & ſon repos,
Ce n'eſt plus qu'un grand corps, compoſé de Héros.
Les périls même alors le rendent plus terrible.
On diroit que partout une main inviſible
Guide, anime, retient ſes mouvemens ſubits,
Et qu'un jour tout nouveau luit pour tous les eſprits.
Aux aſſauts du dehors ils ne ſont point en priſe ;
Mais troublés au-dedans, un ſouffle les diviſe.
Allumons l'incendie au ſein de ces Etats,
Faiſons des mécontens, des jaloux, des ingrats,
Verſons dans tous les cœurs les poiſons de la haine ;
A nous abandonner forçons Ariſtomène.
Si contre l'injuſtice il peut ſe révolter ;
Il eſt perdu. Voilà quels coups il faut porter.
Tu connois le Senat ; tu vois où nous en ſommes.
Il eſt de gens de biens ; mais ce ſont tous des hommes.
Le plus juſte du moins eſt facile à tromper :
Et la victime enfin ne peut nous échaper.

DRACON.

Tu ſçais qu'on nous ſoupçonne autant qu'on le reſpecte.
On connoît ſa vertu.

CLEONNIS.

Nous la rendrons ſuſpecte.
Sa généroſité m'en fournit le moyen.
L'homme a ces droits en nous avant le Citoyen :
Et l'effort inoui qu'il fait pour la Patrie,
Tout généreux qu'il eſt, tient de la barbarie.
Peu de cœur ont en eux de quoi le concevoir.
Doutant d'une vertu qu'ils ne peuvent avoir,

Dans un crime ſecret ils en cherchent la cauſe,
Avides à ſaiſir le premier qu'on ſuppoſe.
C'eſt à l'ambition qu'il nous faut imputer
Ce cruel dévoûment qui va les révolter.
Arſire eſt contre nous : il a lû dans mon ame ;
Mais de ma politique il n'a point vû la trame.
Soyons de nos complots les mobiles ſecrets,
Et ne confions rien qu'à des amis diſcrets.
Surtout, ſondons les cœurs. Quand on ſçait les connoître,
Avec quelque artifice on en eſt bientôt maître.
Ceux-mêmes, qu'à ſon ſort la vertu ſçut lier,
Par le nombre entraînés, vont bientôt l'oublier.
L'amitié ſe rebute, & le malheur la glace.
La haine eſt inplacable, & jamais ne ſe laſſe.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARISTOMENE. CLEONNIS.

ARISTOMENE.

Viens. Mon cœur pénétré des plus vives atteintes,
Dans le cœur d'un ami veut épancher ses plaintes.
Pour mes Concitoyens tu vois ce que je fais.
De nos malheurs communs j'ai pris sur moi le faix :
Ils m'ont vû, d'une main, chasser la tyrannie,
De l'autre, ramener la liberté bannie;
Couvrir du Bouclier nos Remparts raffermis,
Et du glaive vangeur frapper nos ennemis.
Ce n'étoit rien encor : & l'orgueilleuse Sparte
Menace, en reculant, le Vainqueur qui l'écarte.
Des combats renaissant pouvoient nous épuiser :
Sparte, même en tombant, pouvoit nous écraser.
J'oppose nos voisins au fort de la tempête;
J'arrive, impatient de marcher à leur tête;
Tu vois quel coup terrible ébranle mes desseins.
Ma famille est livrée au fer des Assassins.
J'en frémis. Cependant dans mon ame attendrie,
Et le sang & l'amour cédent à la Patrie.
Non qu'un devoir barbare ait pû les étouffer.
Si de leurs mouvemens tu me vois triompher;

tant plus violents, que je ſemble plus ferme,
riſent en ſecret le cœur qui les renferme.
; enfin je l'ai dû. C'eſt aſſez.

CLEONNIS.

O vertu!
ı Ariſtomène.
ı'appartient qu'à toi d'être ainſi combattu.
ıis quelle injuſte loi t'ordonne un Paricide?

ARISTOMENE.

: ſalut de l'Etat.

CLEONNIS.

Du zèle qui te guide,
leſsène exige-t-elle?....

ARISTOMENE.

Elle n'exige rien:
Aais le péril la preſſe, & mon ſang eſt ſon bien.

CLEONNIS.

Attends, pour l'expoſer, que l'Etat le demande.

ARISTOMENE.

Et ne ſuffit-il pas que ſon ſort en dépende?
Faut-il qu'on me condamne à faire mon devoir?
A nos amis tremblants j'allois rendre l'eſpoir,
J'apprens (Quel coup de foudre à mon ame étonnée!)
Que contre moi l'envie en ſecret déchaînée,
Au milieu du Senat, travaille à m'accabler.
Si je dois trembler ſeul, je ceſſe de trembler.
Sans Garde, ſans défenſe, & facile à ſurprendre,
Mon ſang eſt au premier qui voudra le répandre.
Mon unique regret, c'eſt quainſi répandu,
Pour l'Etat qu'il ſervit, ce ſang ſera perdu;
Qu'il devient le ſignal de votre ſervitude,
Et l'affreux monument de votre ingratitude,
Et que pour vous ailleurs plus digne de couler,
Il ſouille votre gloire, au lieu de la ſceller.

Mais qui me fait haïr ? une gloire fragile,
Que je n'aime, qu'autant qu'elle nous eſt utile ?
Un rang, qu'au plus jaloux je conſens à céder,
Prêt à ſervir ſous lui, s'il m'oſe commander ?
Toi donc qui me connois, toi, que je crois ſincere,
De quoi peut-on ſe plaindre ? éclaircis ce myſtére.
J'ai crû voir un ami dans chaque citoyen.
Je ne vis que pour eux ; leur bonheur fait le mien.
Ceux-mêmes dont ſur moi la haine ſe déploye
Il n'eſt, pour les fléchir, moyen que je n'employe.
Quels ſont mes ennemis ? Tu peux me les nommer :
Je ne les connoîtrai que pour m'en faire aimer.

CLEONNIS.

Que pour t'en faire aimer ! Déſarme-t-on l'envie ?
C'eſt elle qui répand ſes poiſons ſur ta vie.
Mais laiſſe à ta vertu le ſoin d'en triompher.
Inſtruit de ces complots, on peut les étouffer.
Dracon en eſt le Chef. Violent, implacable,
S'il étoit plus prudent, il ſeroit redoutable.
Le reſte eſt ſans crédit, ſans vertu, ſans talent.
Arſire entre eux & nous me ſemble chancelant.

ARISTOMENE.

Arſire !

CLEONNIS.

Que ne peut l'ambition trompée
Pour flétrir une gloire, à ſes vœux échapée !
On t'admire : on l'oublie. Il ſe vit ton égal.
Pardonne, dans l'ami je crus voir le rival.
Je voulus l'éprouver. Ma timide prudence
A par mille détours tenté ſon innocence ;
Mais je n'ai pû le voir un inſtant ébranlé,
Et tu n'as point d'ami plus tendre & plus zélé.
A ſon âge, on croit tout : l'apparence décide.
Il ne voit plus en moi qu'un ingrat, qu'un perfide.
Il ne m'a pas donné le temps de l'appaiſer....
Il vient. Adieu. Prens ſoin de le déſabuſer.

SCENE II.

ARSIRE. ARISTOMENE.

ARSIRE.

LE Traître n'ose ici soutenir mon approche.
Mais a-t'il soutenu son crime & ton reproche?
S'est-il justifié?

ARISTOMENE.

Tu m'en vois interdit:
La vérité se peint dans tout ce qu'il m'a dit.

ARSIRE.

Je m'en doutois. Sa bouche est pleine d'artifice.

ARISTOMENE.

Tu le crois: cependant il t'a rendu justice.

ARSIRE.

C'est un piége nouveau pour ta crédulité.
En lui tout est trompeur jusqu'à la vérité.
Il te trahit, te dis-je.

ARISTOMENE.

Il t'éprouvoit toi-même;
Et d'accord avec lui, mon cœur me dit qu'il m'aime.

ARSIRE.

Dans l'ame des Héros, quelle fatalité
Mêle à tant de grandeur tant de simplicité?
Non, tu ne feras point le jouet d'un Perfide.

ARISTOMENE.

Le crédit des méchans peut-il être solide?
L'un à l'autre suspects, peuvent-ils être unis?
Je ne sçai soupçonner, ni craindre Cléonnis.

Mais

Mais s'il peut s'avilir par de tels artifices,
Tout va le mépriser jusques à ses complices :
Et plus j'aurai douté qu'il veuille me trahir,
Plus, en me trahissant, il se feroit haïr.

SCENE III.

L'OFFICIER. ARISTOMENE. ARSIRE.

L'OFFICIER.

Un Envoyé de Sparte attend qu'on l'introduise,
Seigneur. Peut-il entrer ?

ARISTOMENE.

Qu'il paroisse.

SCENE IV.

ARISTOMENE ARSIRE.

ARSIRE.

O Surprise !
O doux pressentiment qui suspend mes douleurs !
Dieux puissants ! Rendrez-vous sa famille à nos pleurs ?
L'espérance renaît dans mon ame craintive.
Pour traiter avec toi, ce Spartiate arrive,
Aristomène. Enfin la paix nous tend les bras.
A la nécessité ne te refuse pas.
Et si de cette paix la loi trop rigoureuse
Offensoit de ton cœur la fierté scrupuleuse ;

ARISTOMENE
ıſe qu'il eſt des tems où tout doit ſe plier,
de grands intérêts qu'il faut concilier.

SCENE V.

EURIBATE. ARISTOMENE. ARSIRE.

ARISTOMENE.

EUribate, eſt-ce vous? Un Miniſtre ſi ſage,
D'une facile paix eſt pour nous le préſage.

EURIBATE.

Non, Seigneur, avec vous je ne viens point traiter.
Sparte connoît ſes droits, & ſçait ſe reſpecter.
Aux rebelles ſoumis elle peut faire grace;
Mais....

ARISTOMENE.

N'employez ici ni hauteur ni menace,
Nous fumes vos ſujets; nous ne le ſommes plus:
Et cet orgueil forcé convient mal aux vaincus.

EURIBATE.

Sparte qui vous connoît, pour déſarmer vos haînes,
Sçait qu'il faut des combats, non des menaces vaines.
Je viens vous inſpirer le reſpect, non l'effroi,
Et vous donner l'exemple, au défaut de la Loi.

ARISTOMENE.

L'exemple des vertus eſt une Loi ſuprême
Que Meſsène reçoit, qu'elle donne elle-même.
Pour l'exemple du crime, elle ne le ſuit pas.
Nous ne verſons du ſang qu'au milieu des combats.
Sparte peut immoler ma famille à ſa haine:

Mais si l'un de vos Rois tombe aux mains de Messène;
Il aura parmi nous, quels que soient nos projets;
Tout ce qu'on trouve à Sparte, excepté des Sujets.

EURIBATE.

Je crois dans ce discours entrevoir quelques plaintes:
Mais voici des témoins qui calmeront vos craintes.

SCENE VI.

LEONIDE. LEUXIS. EURIBATE. ARISTOMENE. ARSIRE.

ARISTOMENE, *embrasse Léonide & Leuxis.*

Je retrouve avec vous l'espoir & le repos.
à Euribate.
Euribate, vos Rois font la guerre en Héros.
Ils pouvoient retenir de si précieux gages.
Prisonniers dans vos murs, ils leur servoient d'ôtages.
Et je vois, à ce trait de générosité,
Que mon sang en leurs mains étoit en sûreté,
Et que si ma famille a reçu quelque insulte;
C'est d'une foule obscure & d'un peuple en tumulte.

EURIBATE.

Une insulte! A vos yeux qui nous a donc noircis?
Le peuple est innocent. Léonide, Leuxis....

ARISTOMENE.

Quel silence!... O soupçon! O doute épouvantable!

EURIBATE.

Ecoutez-moi, de grace, & soyez équitable.
Aux portes de nos murs ils se sont présentés;
Ils y sont introduits, & partout respectés.

ARISTOMENE.

le, à nos Rois, demande qu'on l'améne,
is voyez devant vous le fils d'Ariſtomène,
is Voyez ſon épouſe; ils ſont entre vos mains,
-elle. Son bonheur dépend de nos deſtins.
s périls peuvent ſeuls rompre ſon entrepriſe.
nacez-nous, qu'il tremble, & Meſsène eſt ſoumiſe.
Rois, à ce diſcours, étonnés & confus,
répondu ſoudain par un noble refus.
noi, juſqu'en ces murs chargé de les conduire,
leur crime....

LEONIDE.

Arrêtez. Vous avez dû l'inſtruire;
je vous ai permis un rapport ingénu.
ais le fonds de nos cœurs ne vous eſt pas connu.
t ſoit notre conduite injuſte ou légitime,
l ne vous convient pas d'oſer la nommer crime.

ARISTOMENE.

Euribate, il ſuffit. Me voilà détrompé.
Malgré l'étonnement dont je me ſens frappé,
Je ſçai rendre juſtice aux vertus de vos maîtres.
Vous verrez, parmi nous, quel eſt le ſort des Traîtres.

SCENE VII.

ARISTOMENE. LEONIDE. LEUXIS. ARSIRE.

ARISTOMENE, *regardant Leuxis.*

LE voilà cet enfant, l'eſpoir de ma maiſon.
Il croiſſoit pour l'opprobre & pour la trahiſon.

A peine il se connoît, qu'il trahit sa Patrie.
L'héritier de ma gloire, en naissant l'a flétrie.

LEONIDE.

Sans trouble & sans remords, j'écoute ces horreurs,
Et vous laisse, à loisir, exhaler vos fureurs.

ARISTOMENE, *à son fils.*

De la séduction malheureuse Victime,
Ainsi tes premiers pas sont marqués par le crime!

LEONIDE.

Voulez-vous bien m'entendre?

SCENE VIII.

Les mêmes Acteurs. L'OFFICIER. GARDES.

ARISTOMENE.

On vient vous arrêter;
à l'Officier.
Madame. Le Sénat eût pû me consulter:
Mais son courroux est juste. En vos mains je les livre.
Allez.

L'OFFICIER.

Madame, & vous, Leuxis, il faut me suivre.

LEONIDE.

L'on me traite en coupable, & vous applaudissez,
Cruel! Ecoutez-moi....

ARISTOMENE.

Madame, obéissez.

SCENE IX.

ARISTOMENE, ARSIRE.

ARSIRE.

E la mort, dans tes yeux, se peint l'affreuse image!
i, réveille-toi. Rappelle ce courage,
, triomphant du sort, a dans ce même jour,
t céder au devoir la Nature & l'Amour.

ARISTOMENE.

courage succombe. Un Pere magnanime
ut voir la mort des siens : mais peut-il voir leur crime!
'ous deux étoient encore innocens à mes yeux :
ls mouroient pour l'Etat, ils mouroient glorieux.
De nos lauriers, leur tombe auroit été couverte;
Et Messène auroit dû son salut à leur perte.
Mais de mes yeux, flattés d'un avenir si beau,
La vérité terrible arrache le bandeau.
Par mes malheurs, ma gloire est à jamais ternie.
Je perds tout; & le perds avec ignominie.
Ami, qu'il est affreux de voir avec horreur
Ce qu'on aima long-tems avec tant de fureur!
Tu le sçais, j'adorois cette coupable Epouse.
Cent fois, de ses vertus, mon ame fut jalouse;
Et mon crédule amour se laissoit aveugler
Jusqu'à me reprocher de ne pas l'égaler.
Dans mon fils, la Perfide a choisi son complice!
Sur eux va se lever le bras de la Justice :
Qu'il frappe, ou qu'il s'arrête; il ne reste à tous deux
Qu'un pardon flétrissant, ou qu'un trépas honteux:

Voilà quel eſt mon ſort. O crime ! ô perfidie !
As-tu vû de quel front cette femme hardie,
En avouant ſa fuite, a voulu l'excuſer ?
Qui m'eût dit que ce cœur eût ſçû ſe déguiſer ?

ARSIRE.

Non. Léonide aima ſon Epoux & ſa gloire.
Pour être ſans motif, ſa conduite eſt trop noire.
Un cœur tel que le ſien, à de pareils efforts
Ne peut être pouſſé que par de grands reſſorts.
En lui, de ſa vertu tout conſerve l'empreinte.
Sans doute, à nous trahir, elle ſe vit contrainte.
Il faut t'en éclaircir, la voir, l'interroger.

ARISTOMENE.

Elle a trahi l'Etat ; l'Etat doit la juger.

ARSIRE.

Au nom de votre amour, ſi conſtant & ſi tendre,
Avant de l'accuſer, Ami, daigne l'entendre.
J'obtiendrai qu'un inſtant on la laiſſe ſortir.

ARISTOMENE.

Tu le veux ?

ARSIRE.

Je l'exige.

ARISTOMENE.

Il y faut conſentir.

SCENE X.

ARISTOMENE, *ſeul.*

N'Auroit-elle en effet que les déhors du crime ?
Coupable, elle fuiroit un Témoin qu'elle eſtime.
L'approche d'un Ami, d'un Epoux, d'un Amant,

Pour qui n'en est plus digne, est un cruel tourment.
Contre elle cependant, tout s'éléve, tout crie
Qu'elle a voulu trahir son Epoux, sa Patrie.
Cher & funeste objet de tendresse & d'horreur,
Viens confirmer ma crainte, ou finir mon erreur.
Porte à mes yeux, chargés d'une nuit ténébreuse,
Une lumière, hélas! peut-être plus affreuse.
Viens, & donne à mon cœur, s'il ne peut t'excuser;
La force de haïr ce qu'il doit mépriser.
La voici.... Dieu! des fers!

SCENE XI.

LEONIDE, *enchaînée.* ARISTOMENE. GARDES.

LEONIDE.

Vous m'appellez sans doute
Pour me justifier?

ARISTOMENE.

Parlez, je vous écoute.

LEONIDE.

Cher Epoux, tes soupçons vont tous être effacés:
Ton cœur & le Senat m'en vangeront assez.

ARISTOMENE.

Rassurez mon amour: il vous attend, Madame.

LEONIDE.

Je le mérite encor, puisque je le reclame.
Connois donc ma conduite & ton affreux Senat.
A peine il t'eut remis les rênes de l'Etat,
Qu'il vit briser son joug des mains de la victoire;
Et ton sang prodigué fut le sceau de sa gloire.

ARISTOMENE.

ARISTOMENE.

Laiſſons là des périls qu'on a dû m'envier :
Meſsène s'en ſouvient ; je dois les oublier.

LEONIDE.

Meſsène s'en ſouvient ? Et l'ingrate s'apprête
A racheter ſes fers aux dépens de ta tête !
Arſire eſt mon garant. Pour mieux le renverſer ;
Admis à ce complot, il ſembloit l'embraſſer.
„ On l'attend, m'a-t'il dit, & ſa perte eſt certaine.
„ Coupable aux yeux de Sparte, & ſuſpecte à Meſsène,
„ L'une va le livrer comme un ambitieux ;
„ L'autre va le punir comme un ſéditieux.
Prens ma place, & crois voir un Héros, tes délices,
Marchant ſans défiance entre deux précipices ;
Ici, ſes Ennemis, de la vengeance armés ;
Là, ſes Concitoyens à ſa perte animés ;
La calomnie autour de ſon char de victoire,
Dreſſant de toutes parts des piéges à ſa gloire ;
Le ſoupçon odieux, l'infâme trahiſon,
Aiguiſant le poignard, préparant le poiſon.
Peins-toi cette victime, à la mort condamnée,
Le bandeau ſur les yeux, ſuivant ſa deſtinée,
Sans crainte, ſans défenſe au milieu du danger,
Et careſſant la main qui la doit égorger :
Sois Léonide enfin, & condamne ma fuite.
D'un éclat ſi hardi je prévoyois la ſuite,
Les tourmens, les combats qu'il alloit te cauſer.
A la fureur de Sparte il pouvoit t'expoſer ;
Mais ſa droiture auſtére écartoit mes allarmes.
J'ai voulu te forcer à lui rendre les armes,
Et des fureurs d'un Peuple, armé de tes bienfaits,
Te ſauver, malgré toi, dans les bras de la paix.
Et quel autre parti me reſtoit-il à prendre ?
Devois-je.....

ARISTOMENE.

Oui, tu devois dissimuler, m'attendre,
le laisser désarmer la haine & le supçon.

LEONIDE.

)ans le cœur des ingrats tout ce change en poison.
oin que par les bienfaits leur noir chagrin s'appaise,
a générosité les aigrit & leur pése.
'rop grand pour être aimé, tu te flattes envain.
:ontre toi, dans ces murs fermente un noir levain.
'Armée est ton ouvrage, & tu dispose d'elle:
)uelques amis encore embrassent ta querelle:
Iais inutille appui contre un Assassinat!
'u frémis? Je crains tout des complots du Senat.
:i, la trahison a marqué sa victime.
e Temple de nos Loix est le berceau du crime.
l te menace; il regne, il n'a ni frein ni loi.
'allois mettre un rempart entre Messène & toi:
:t préférant enfin des Tyrans à des Traîtres,
'e donner des vengeurs, en lui donnant des maîtres,
parte te rend justice; & librement soumis,
'estime de ses Rois t'en eût fait des Amis.
eur générositê m'a fermé cette voye.
tes Persécuteurs ils te laissent en proye.
'uisse ma fuite au moins te dessiller les yeux!
'u vois quel est mon crime: il paroît odieux;
Aais mon cœur & le tient sont mes Juges suprêmes.
'our me justifier il suffit que tu m'aimes.

ARISTOMENE.

inſi, pour me sauver, tu trahissois l'Etat!

LEONIDE.

)ui, j'ai tout fait pour toi. Si c'est un attentat;
Ve crois pas que jamais le repentir l'efface.
i j'étois libre encor, j'aurois la même audace:
:t dans ces fers honteux si mon cœur a gémi,
'est de n'avoir trahi des ingrats qu'à demi.

A l'intérêt public par les loix aſſervie,
Je lui ſacrifîrois & ma gloire & ma vie.
Mais, pour toi, je ſuis prête à te ſacrifier
Ma gloire, mon pays, mon ſang, le monde entier.
Que m'importe Meſsène, & le monde, & moi-même,
Quand mon cœur éperdu tremble pour ce qu'il aime?
Je ne connois que toi; je ne vis que pour toi.
Le cœur de mon Epoux eſt l'univers pour moi.
Sans doute un tel aveu te révolte, t'étonne:
Tout céde dans ton cœur quand la Patrie ordonne:
Le mien d'aucun remords ne ſe ſent combattu.
Je t'adore: Voilà ma premiére vertu,
Ma gloire, mon devoir, ma loi la plus auſtére,
Le plus beau, le plus ſaint des nœuds que je révére.
Oui, j'aime mieux mourir coupable aux yeux de tous,
Pour avoir immolé Meſsène à mon Epoux;
Que de vivre adorée, en Héroïne, en Reine,
Pour avoir immolé mon Epoux à Meſsène.

ARISTOMENE.

Tant d'amour pourroit-il être un crime à mes yeux!

LEONIDE.

C'eſt le plus grand des biens. J'en rends graces aux Dieux.
Qu'avec un cœur ſenſible on eſt heureux de naître,
Quand ce qu'on doit aimer eſt ſi digne de l'être!
Le Ciel a dans mon ame épuiſé ſes bienfaits;
Moi, j'en ſens tout le prix; c'eſt pour moi qu'ils ſont faits.
Mais tu me crois coupable, & voilà mon ſupplice.

ARISTOMENE.

Cruelle! tu veux donc que je ſois ton complice?
Je le ſuis; puiſqu'enfin je n'oſe te blâmer.

LEONIDE.

u m'aimes donc encore ?

ARISTOMENE.

Puis-je ne pas t'aimer ?

Mais le Senat....

LEONIDE.

Mon cœur le brave & le deteſte.
Mon Epoux eſt pour moi ; que m'importe le reſte ?
à un Garde qui s'avance.
Je vous ſuis.

ARISTOMENE.

Il peut tout. Garde de l'irriter....

LEONIDE.

Qui s'abaiſſe à trahir, n'oſeroit éclater.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCÉNE PREMIERE.

CLEONNIS. EURIBATE.

CLEONNIS.

OUi, l'intérêt de Sparte & le nôtre s'unissent,
Euribate : il est temps que nos troubles finissent,
Saisissez le moment de désarmer ce bras
Qui, pour les séparer, déchire deux Etats.
Le Peuple qui le craint, mais qui s'y livre encore,
Le Senat qui le hait, l'Armée où tout l'adore,
Ses Amis, ses Rivaux, ses secrets Ennemis,
S'il reconnoît vos loix, tous vous sera soumis.
Quel plus heureux projet d'un accord pacifique,
Que d'enchaîner ainsi, d'un coup de politique,
Tant d'intérêt divers, tant de vœux opposés,
Par le même ressort qui les tient divisés !
On vient. Eloignez-vous. C'est Arsire lui-même.

SCÉNE II.

ARSIRE. CLEONNIS. EURIBATE.

ARSIRE.

SEigneur, vous hazardez l'honneur du Diadême;
Et de cet entretien, quoique mal éclairci,
Je rougis pour vos Rois de vous trouver ici.
Cléonnis avec vous! Dites-moi, je vous prie,
A quel prix le perfide a-t'il mis sa Patrie?

CLEONNIS.

Arsire, ç'en est trop....

EURIBATE.

Ce discours me surprend.
Pour des soupçons si bas votre cœur est trop grand,
Arsire. Sçachez donc pour l'honneur de mes Maîtres,
Que plus que vous encor nous méprisons les traîtres,
Et qu'en lui je n'ai vû pendant cet entretien,
Qu'un Ami plein de zèle, & qu'un bon Citoyen.

SCÉNE III.

CLEONNIS. ARSIRE.

ARSIRE.

D'Un Ennémi content, voilà bien le langage!

CLEONNIS.

Arsire, en t'éprouvant, je t'ai fait un outrage.

Ton erreur t'a vangé, cesse de m'en punir.

ARSIRE.

Cléonnis avec moi sçait donc se contenir ?
N'ayant pû me gagner, il commence à me craindre,
Et me respecte assez pour s'abaisser à feindre ?
Mais son cœur avec moi s'est déja trop ouvert.
Crois-moi, quitte le masque & parle à découvert.
Je sçai qu'aux yeux du peuple une ligue perfide
Noircir impunément Leuxis & Léonide ;
Qu'invisible Moteur de cet infâme corps,
Tes conseils odieux en réglent les ressorts.
Tu charges tes amis de cette perfidie :
Ils la trament, sans toi ; mais seul tu l'as ourdie.
Apprens donc qu'avec eux ma fureur te confond,
Et que de leurs complots ta tête me répond.

CLEONNIS.

Tout aveugle qu'il est, que ce transport me flatte !

SCENE IV.

ARISTOMENE. CLEONNIS. ARSIRE.
GARDES.

CLEONNIS, *à Aristomène.*

Toi, pour qui tant de zèle en tes malheurs éclate,
Qu'un ami tel que lui doit bien te consoler !

ARISTOMENE.

Le Sénat ne vient point.

CLEONNIS.

Il va se rassembler.

ARISTOMENE.

Amis, que ce moment me trouble & m'épouvante !

La Loi livre au Sénat ma famille innocente.
Léonide le hait, & va par ses hauteurs
Aigrir encore l'orgueil de mes persécuteurs.
Arsire, garde-toi d'imiter son audace.
Pour l'innocence même il faut demander grace.
La défense a besoin d'une tremblante voix,
Et ses pleurs, sur nos sens, sont plus forts que ses droits.

CLEONNIS, *à Aristomène.*

Veux-tu m'en croire, ami? La Loi nous est contraire;
Le Sénat t'est suspect; ose donc t'y soustraire.
Préviens....

ARSIRE.

Non. C'est à lui, fidéle à son devoir,
D'attendre l'injustice, & non de la prévoir.
Il n'est devoir si saint qu'ici l'on n'ose enfreindre.
Les méchans sçavent trop qu'ils sont les seuls à craindre.
Qu'ils tremblent cependant avant de le flétrir.
Il a de vrais amis; & nous sçavons mourir.

ARISTOMENE.

Epargne à ma douleur ces funestes augures.
Il est dans ce Sénat des cœurs droits, des mains pures.
Je ne puis croire encor qu'on veuille m'accabler.
Sur l'Arrêt qu'il prononce, un Juge doit trembler.
Hors de son Tribunal, c'est un homme ordinaire;
Mais l'approche des Dieux l'épouvante & l'éclaire.
A ma gloire, en un mot, il faut le sceau des Loix:
L'innocence accusée a besoin de leur voix.
Mais on s'assemble. Adieu. C'est en vous que j'espére.

SCENE

SCÉNE V.

CLEONNIS. ARSIRE. GARDES. L'OFFICIER.

CLEONNIS.

GArde, amenez Leuxis, & retenez sa mere.
à Arsire.
Observe ma conduite, Arsire ; & juge-moi.

ARSIRE.

Si tu sers mon Ami, tout mon sang est à toi.
Mais si tu le trahis.....

CLEONNIS.

Suspens cette menace :
Je t'en ferai rougir.

SCÉNE VI.

CLEONNIS. ARSIRE. DRACON. XANTIPE. LEUXIS. SENATEURS. L'OFFICIER. GARDES.

CLEONNIS.

SEnateurs, prenez place.
à Leuxis.
Sçavez-vous, dans les fers, quel crime vous a mis?

LEUXIS.

Moi, des crimes, Seigneur!

CLEONNIS.

Aux mains des Ennemis
Vous vous êtes livré, conduit par Léonide?

LEUXIS.

Un fils est-il coupable, en suivant un tel guide?

CLEONNIS.

Vous l'aimez?

LEUXIS.

Si je l'aime!

CLEONNIS.

Elle vous a perdu.

LEUXIS.

A qui m'a mis au jour, mon cœur n'est pas moins dû.
Je me plains seulement qu'une loi trop sévére
M'ait arraché des bras d'une si tendre mere:
Ma vuë adoucissoit l'horreur de sa prison.

CLEONNIS.

De sa fuite, en partant, vous sçaviez la raison?

LEUXIS.

Non. Elle commanda: Je partis à sa suite.
Heureux de partager les périls de sa fuite!

CLEONNIS.

Sa prudence sans doute a dû vous déguiser
Un projet où votre ame eût pû se refuser.
Mais aux Rois ennemis présenté pour ôtage;
Vous futes mieux instruit?

LEUXIS.

Tout surprend à mon âge.
Ce projet glorieux d'abord m'épouvanta.
Elle m'en dit la cause, & mon cœur l'adopta.

CLEONNIS.

La cause?

LEUXIS.

Que ne puis-je en perdre la mémoire?

CLEONNIS.

On dit que du Sénat elle attaque la gloire?

LEUXIS.

Elle attaque un perfide, & vous le connoissez.

CLEONNIS.

Quel est-il?

ARSIRE.

Il se tait. C'est vous en dire assez.
Mais sans vouloir surprendre un aveu de sa bouche;
Léonide est sincére, & sur ce qui la touche,
Elle s'expliquera mieux que vous ne voudrez.

CLEONNIS.

Garde, qu'elle paroisse. Et vous, Leuxis, rentrez.

SCÉNE VII.

LEONIDE. CLEONNIS. ARSIRE. DRACON. XANTIPE. SENATEURS. L'OFFICIER. GARDES.

CLEONNIS.

Vous sçavez de quel crime on noircit votre gloire,
Léonide. Etonné d'une action si noire,
Le Sénat par ma voix va vous interroger;
Et c'est sur votre aveu qu'il prétend vous juger.
Votre fils devant nous a dépouillé la feinte:
Répondez comme lui sans détour & sans crainte.

LEONIDE.

C'est donc vous qu'on choisit pour organe des loix?
A mes Accusateurs vous prêtez votre voix!
C'est pousser, je l'avoue, un peu loin l'assurance.

iez intérêt à garder le silence.
bien cependant ne pas vous en punir,
:ćter le rang que vous osez tenir.
te avec mon fils je me suis retirée.
ntre mon époux je me suis déclarée;
le seul péril qui pouvoit l'étonner,
)ulu le forcer à vous abandonner.
isons: par égard je veux bien vous les taire.
vous, pour vos amis, ce n'est pas un mystére.
gnons-nous l'effort qu'il doit nous en coûter;
)i, pour vous confondre, à vous pour m'écouter.

CLEONNIS.

e crime n'a rien qui doive nous confondre.
ez.

LEONIDE.

/ous voulez donc me forcer à répondre?
bien, levez les yeux: interrogez ces murs,
ont été témoins de ces conseils obscurs.
ı la voix de la haine & le cri de l'envie,
ı Vangeur de l'Etat ont attaqué la vie;
:s piéges qu'on lui tend ils ont vu le tissu,
'est dans ce Sanctuaire enfin que fut conçu
e dessein, de livrer votre Dieu tutélaire
.ux Tyrans, dont pour vous il bravoit la colére.
ı ne comprit jamais, vertueux sans efforts,
Qu'on fut ingrat sans honte & traître sans remords;
:t son intégrité, trop simple, & trop crédule
Dort au bruit des complots que le crime accumule.
Mais sur lui, mais sur vous, mes yeux étoient ouverts.
J'ai vû qu'il se perdoit s'il eût brisé vos fers;
J'ai vû qu'il réchauffoit les serpens de l'envie.
Je l'aime: j'ai voulu mettre à couvert sa vie,
Et forcer à reprendre & le joug & le frein
Des Monstres, contre lui déchaînés par sa main.
Jugez-vous, & voyez si je suis bien instruite.
Qui de vous osera condamner ma conduite?

Amis de la Juſtice, Amis de mon époux,
Xantipe, Arſire, Evandre, Euriclès, eſt-ce vous?
Eſt-ce vous, Cléonnis, Dracon, Pallante, Hercide,
Vous, dont je prévenois le complot parricide?
Tout ſe taît; le coupable, & même l'innocent.
Mais l'un, ſans s'émouvoir; & l'autre en frémiſſant.
D'un front calme & ſerein l'un entend ma défenſe:
Au-deſſus de ces traits, ils n'ont rien qui l'offenſe.
Son cœur pur & tranquille eſt ſûr d'être honoré.
L'autre, d'un noir dépit en ſécret dévoré,
N'oſe lever ſur moi ſon œil morne & farouche.
La vérité l'accable & lui ferme la bouche.
Quand j'aurai diſparu, ſans doute il va tonner:
Je ne dis plus qu'un mot, qui pourra l'étonner.
Je ſuis juſtifiée aux yeux d'Ariſtomène:
(*aux Gardes.*)
Il m'aime: il vous connoît. Tremblez..... Qu'on me remene.

SCÉNE VIII.

CLEONNIS. ARSIRE. DRACON. XANTIPE. SENATEURS.

CLEONNIS.

De la mere & du fils qu'on décide le ſort.

XANTIPE.

Du fils! Vous livreriez un enfant à la mort?
Que dis-je? Leonide eſt-elle plus coupable?
Senat; quel eſt ſon crime? Un amour reſpectable
Qui devroit ſur la Terre être déïfié.
Qui le condmnera?

DRACON.

L'Etat sacrifié.

uand l'amour, ou la crainte, ou le zéle,
i d'excuse au Citoyen rebelle,
rojet d'Etat Censeur interessé,
rudente main l'auroit seul renversé ?

ARSIRE.

c qui méditant ce qu'eût fait Leonide,
ris que l'envie & l'intérêt pour guide ;
nez vos complots, avant de l'accuser:
de fait de plus que les favoriser ?

DRACON.

i crime d'Etat devant la politique
oser, sans aveu, servir la République.
at est l'esclave & l'organe des Loix ;
it, jusqu'à nos cœurs, doit se taire à leur
roix.

ARSIRE.

rir un Héros, si la loi vous condamne ;
z-en l'interpréte aussi-bien que l'organe.
Juge en est esclave : il la doit respecter ;
s c'est trahir la loix, que trop l'écouter.
it à nous quelquefois de conduire nos guides.
balance chancelle en des mains trop timides.
Protecteur des Loix doit en être excepté.
i peut se prévaloir de cette impunité ?
iel autre a, de nos loix, mérité d'être Arbitre ?
ût aux Dieux que chacun le fût au même titre !
lles perdroient sur nous les droits qu'elles ont eus ;
lais au défaut des Loix, nous aurions des vertus.

DRACON.

Nous, souffrir que des loix un Senateur s'excepte !
Quel Citoyen dès-lors veut-on qui les accepte ?
Les Loix sont un fardeau. Pour le rendre leger,
En l'imposant au Peuple, il faut le partager.

Point d'égard. Qu'un exemple à jamais mémorable
Soit de leur sainteté la base inébranlable.
Tout doit leur obéir, & même leur Auteur.
C'est en s'y soumettant qu'on en est protecteur:
Et plus de leur rigueur la victime est illustre,
Plus sur leur Tribunal son sang jette de lustre.

SCÉNE IX.

EURIBATE. *Les mêmes Acteurs.*

EURIBATE.

JE viens de reclamer, ce sang, au nom des Rois
Qui seuls dans ce Senat doivent donner des loix.
Au seul Aristomène ils livrent ces transfuges:
Et si vous usurpez le droit d'être leurs Juges,
Si vous ne respectez & leur vie & leur nom;
A vos Maîtres, un jour, vous en ferez raison.

CLEONNIS.

Le Senat, Euribate, avec la même audace,
Pourroit rendre à vos Rois menace pour menace;
Mais des fautes des Grands les Peuples sont punis,
Et nous n'aspirons tous qu'à les voir réunis.
„ On ne nous a point vûs, d'une main indocile,
„ Sécouer les flambeaux de la guerre civile,
„ Et sous le faux appas d'un plan de liberté
„ Jetter les fondemens de notre autorité.
Mais nous cédons au tems. Le Peuple nous éléve;
De ses naissantes loix il nous remet le glaive;
Et Juges sans pouvoir d'un Peuple indépendant,
Nous lui sommes soumis, même en lui commandant.

C'eſt lui qui nous contraint de juger ces coupables
Protégés par vos Rois, & pour nous reſpectables.
Ariſtomène ſeul eût pû les garantir ;
Mais à nous les livrer il vient de conſentir.

EURIBATE.

Je l'ai fait appeller ..... le voici.

CLEONNIS.

Qu'il prononce ;
Sa volonté, Seigneur, ſera notre réponſe.

SCÉNE X.

ARISTOMENE. *Les mêmes Acteurs.*

CLEONNIS.

SEigneur, on va juger Léonide & Leuxis.
Cependant Euribate, au Senat indécis,
Au nom des Rois de Sparte oſe impoſer ſilence,
Et des loix, dans nos mains, arrête la balance.

ARISTOMENE.

Qu'entend-je ? Et le Senat m'attend pour décider
S'il défendra ſes droits, où s'il doit les céder !

à Euribate.

Je rends grace à vos Rois du ſoin qui les anime ;
Mais je dois mériter ce zéle magnanime.
Eux-mêmes m'ont appris à ne pas écouter
Des offres, que ſans honte, on ne peut accepter.
Je rends donc au Senat les droits qu'il me confie.
Je l'en déſavouerai, s'il me les ſacrifie.
Seul il eſt notre Juge, & dût-il m'en punir ;
La main qui l'éleva, ſçaura le ſoûtenir.

EURIBATE.

EURIBATE.

Loin de vous croyez-moi, ce farouche Héroïsme
Qui pousse la vertu jusques au fanatisme.
Vous exposez un sang qui nous est précieux,
Menacé par les loix, innocent à vos yeux.
Pourpuoi? Pour un vain nom de liberté publique,
Pour d'inutiles droits que le Senat abdique.

ARISTOMENE.

Il peut y renoncer. Mais qu'il me connoît peu,
Si pour couvrir sa honte, il attend mon aveu!
Cependant gardez-vous d'en croire l'aparence.
Je vois qui peut avoir flatté votre espérance.
A la hâte & sans choix ce Senat composé,
A reçu dans son sein le vice déguisé.
Quel azile, après tout, n'est pas ouvert au vice?
Jusqu'au pied des Autels, en rampant, il se glisse.
Mais parmi nous, Seigneur, comme il est étranger,
S'il y régne, du moins son régne est passager.
Il est dans ce Senat des cœurs lâches & traîtres;
Mais il en est de grands, nés pour braver vos Maîtres.

ARSIRE.

à Euribate.

Non, Seigneur, je réponds du cœur de ses amis:
Défendez sa famille, ils vous seront soumis.

à Aristomène.

Prens pitié de ton sang.

ARISTOMENE.

à Euribate.

Pardonnez ses allarmes;

à Arsire.

L'amitié les inspire. Ami, retiens tes larmes.
Je serois, à ta place, aussi foible que toi:
Tu serois, à la mienne, aussi ferme que moi.
Tu ne céderois point au zéle qui t'anime:

Je dois y résister ; mais sans t'en faire un crime.
Lorsqu'un tendre intérêt produit ce mouvement,
Il est beau qu'un Ami soit injuste un moment.

à Euribate.

Vous le voyez, Seigneur, une crainte servile
N'est pas ce qui vous rend ce Tribunal docile.
Un zéle généreux seul les a fait agir ;
Et si j'en abusois, je les ferois rougir.
Bon Pere, tendre Epoux, ma famille m'est chére.
Je n'ai qu'un fils, je l'aime ; & j'adore sa mere.
Il en coûte à mon cœur de les abandonner :
Je les crois innocents : on peut les condamner.
Mais ils mourront, Seigneur, victime de l'envie,
Si par une bassesse il faut payer leur vie.
En chassant nos Tyrans, j'ai fait ce que j'ai dû ;
Et sur moi, de ses droits, l'Etat n'a rien perdu.

SCÉNE XI.

CLEONNIS. ARSIRE. DR'ACON. XANTIPE. SENATEURS.

CLEONNIS.

IL réfuse un secours dont sa gloire s'offense.
Gardons-nous cependant de lasser sa constance.
Son épouse & son fils en vos mains sont remis :
Senat, contentons-nous qu'il nous les ait soumis.
C'est peu pour un Sujet ; c'est beaucoup pour un Maître.

DRACON.

Un Maître !

CLEONNIS.

On l'eſt, dès-lors qu'on n'a qu'à vouloir l'être.
Sa vertu s'en défend ; mais il l'eſt, s'il le veut.
Ceſſez de vous flatter, & voyez ce qu'il peut.
L'armée autour des murs attend qu'il la réclame:
Qu'il diſe un mot, Meſſène eſt livrée à la flâme ;
Et par des flots de ſang il va voir effacé
L'opprobre d'un arrêt, contre lui prononcé.
Au fond de vos priſons ſa famille enchaînée,
D'adorateurs tremblants ſortant environnée,
Voit tomber à ſes pieds ſes Juges expirants.
Ainſi des meilleurs Rois on a fait des Tyrans.
Le Ciel nous en donne un, dont la bonté facile
Daigne, devant les loix, baiſſer un front docile :
A force de reſpects ; ſongeons à conſerver
Une ombre de pouvoir, qu'il peut nous enlever.

DRACON.

Sénateurs, grace aux Dieux, je lis ſur vos viſages
La ſurpriſe & l'horreur qu'inſpirent ces outrages.
C'eſt le Chef du Senat qui nous annonce un Roi !
Il oppoſe en ſon nom la menace à la loi !
Je regouis de l'opprobre où l'on croit vous réduire.
On veut vous effrayer, n'ayant pû vous ſéduire.
Je ſçai, d'Ariſtomène, où s'étend le crédit :
Mais loin de m'effrayer, ſon pouvoir m'enhardit.
S'il étoit moins puiſſant; au crime de ſa race,
Librement généreux, nous pourrions faire grace:
Mais puiſqu'à le punir on voit quelque danger ;
Il faut ſe rendre infâme, où ne rien ménager.
Ce Héros ; indigné que Sparte le protége,
Du Senat & des Loix défend le privilége.
Aura-t'il ſeul l'honneur de s'en montrer l'appui ?
Senat, il eſt pour vous ce que Sparte eſt pour lui.
De ſa gloire jaloux, il vous apprénd à l'être.
Il ne veut point de Rois ; ne ſouffrez point de Maître.

Comme lui, ſur l'arrêt, trop grand pour balancer;
Il oſe s'y ſoumettre, oſez le prononcer.
Senat, fermez les yeux, & que la loi décide.
Nous avons entendu Leuxis & Léonide,
Le Senat eſt inſtruit.

à Cléonis.

Seigneur, que tardons-nous?
Il eſt tems d'opiner.

CLEONNIS.

Senateurs, levez-vous.

On va aux opinions.

Léonide & Leuxis, criminels & complices,
Perdront tous deux la vie au milieu des ſupplices.

ARSIRE.

O crime! O perdifide! Amis, fuyons ces lieux.

SCÉNE XII.

CLEONNIS. DRACON.

CLEONNIS.

ILs lui vont annoncer cet arrêt odieux.

DRACON.

Il ſe révoltera.

CLEONNIS.

C'eſt ce que je déſire.
Cet arrêt nous perdroit, s'il oſoit y ſouſcrire.
Par la pitié, le Peuple eſt aiſément changé,
Et déteſte bientôt la main qui la vengé.
Sçavons-nous ſi ce peuple, en voyant ſes victimes.
Du ſupplice effrayé, n'oublîroit point leurs crimes?

Ou s'il ne viendroit point, de leur sang assouvi,
Vanger sur nous l'arrêt qu'il auroit poursuivi?

DRACON.

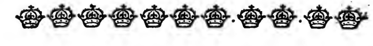
Quel est donc ton dessein?

CLEONNIS.

De rendre Aristomène
Infracteur de nos loix, ennemis de Messène;
De l'armer contre nous, & de justifier
Ma fureur obstinée à le sacrifier.
Voyons ce qu'a produit l'arrêt qu'on vient de rendre:
S'il livre sa famille, ou s'il veut la défendre.
Que les murs soient ouverts; qu'il soit en liberté;
Que le Senat, aux yeux du peuple épouvanté,
S'exile de ce Temple, & dans la citadelle
Semble se retrancher, & fuir loin d'un rebelle.
Là, tandis que du Peuple échauffant la fureur,
Nos amis sémeront le trouble & la terreur;
Observant l'ennemi, j'attends qu'il se déclare.
S'il tient contre l'affront de cet arrêt barbare,
Je lui réserve un trait dont je veux l'accabler,
Et toi-même, pour lui, te forcer de trembler.

Fin du troisiéme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIÉRE.

ARISTOMENE, *seul.*

OU vais-je ? Malheureux ! Je ne me connois
plus.
L'horreur guide au hazard mes pas irrésolus.
Le crime me poursuit. La vengeance m'appelle :
La nature & l'amour s'unissent avec elle :
Je n'ose les combattre, & tremble d'y céder.
Arbitre de mon sort, je crains d'en décider.
Le Senat, pour azile, a pris la citadelle :
Il me fait déja craindre & traiter en rebelle.
Cependant je suis libre, & les murs sont ouverts !
Cruels ! tremblez du moins, & donnez-moi des
fers....
Dieux ! la fureur du peuple est-elle convenable ?
Sans m'entendre, il embrasse un arrêt exécrable.

SCENE II.

ARSIRE. ARISTOMENE.

ARISTOMENE.

C'En eſt donc fait ? Je touche au comble des malheurs.

ARSIRE.

Quoi ! tu peux te vanger, & tu verſe des pleurs !

ARISTOMENE.

Me vanger ! Et de qui ?

ARSIRE.

D'une ingrate Patrie.

ARISTOMENE.

Ami, je l'aime encor, malgré ſa barbarie.
Elle peut conſpirer ma honte & mon trépas :
Je mourrai ſatisfait, en mourant dans ſes bras.

ARSIRE.

Ainſi, tes ennemis, attachés à leur proye,
Peuvent goûter ſans trouble une barbare joye.

ARISTOMENE.

Loin d'en être jaloux, je m'attendris ſur eux.
Leur malheur le plus grand, c'eſt de ſe croire heureux.
S'il eſt vrai que la paix accompagne le crime,
Que le bonheur ſoit pur, ſans être légitime,
Je ne le conçois pas ; je l'envie encor moins.
Ces biens empoiſonnés méritent peu nos ſoins.
De mes perſécuteurs, quoiqu'il me reſte à craindre,
Seuls ils ſont criminels ; ils ſont donc ſeuls à plaindre.
Leur triomphe eſt honteux ; il ne peut me tenter :

Et je ne crains rien tant que de les imiter.

ARSIRE.

Tu les plains ! Mais ſçais-tu que dès qu'elle eſt extrême,
La pitié pour le crime, eſt un crime elle-même ?
Plains l'état, plains ton ſang qu'ils veulent épuiſer :
Serpens contagieux, il faut les écraſer.

ARISTOMENE.

Qui, moi, leur meurtrier !

ARSIRE.

Eſt-ce ainſi que tu nommes
Le Miniſtre des Dieux & le vangeur des hommes ?
Quand pour juger le crime, il reſte un Tribunal ;
Le punir, c'eſt des loix devenir le rival,
C'eſt uſurper leurs droits. Mais lorſque la licence
Des mains de la Juſtice arrache la puiſſance,
Que la force peut ſeule en arrêter le cours,
Que la vertu, contre elle, attend notre ſecours ;
C'eſt trahir l'Univers, qu'épargner qui l'opprime.
La Gréce adore enfin ce que tu nommes crime.
Hercule, la terreur & l'amour des mortels,
Par de tels attentats mérita nos Autels.
Deſtructeur des méchans, ſois le Dieu de Meſſène.

ARISTOMENE.

S'ils pouvoient périr ſeuls, j'y ſouſcrirois ſans peine :
Mais dans leur trahiſon le peuple envelloppé,
Tomberoit avec eux, du même coup frappé.
Apprenons à ſouffrir. Dans le rang où nous ſommes,
L'on ne ſent point aſſez le prix du ſang des hommes.
D'un peuple entier, ſans crime, on ne peut ſe vanger :
Et quel qu'il ſoit enfin, l'on doit le ménager.

ARSIRE.

Ton ſang eſt donc le ſeul dont tu n'es point avare ?

ARISTOMENE.

Ceſſe de m'accabler d'une pitié barbare.

Nes-

N'es-tu plus Citoyen, pour être mon Ami?
Et moi, dans mon devoir suis-je trop affermi?
Viens; le Senat encor peut devenir sensible.
Allons tomber aux pieds de ce Tigre inflexible.

ARSIRE.

Toi, tomber à ses pieds! Quand tu peux l'accabler,
Toi, fléchir! Devant toi, c'est à lui de trembler.
Adoré dans l'Armée, elle est en ta puissance.
Que crains-tu du Senat, & quelle est sa défense?

ARISTOMENE.

Les sermens que j'ai faits de lui rester soumis:
Voilà ses défenseurs; voilà mes ennemis.
Laissons, laissons l'orgueuil aux foibles qu'on opprime.
Céder, quand on peut vaincre est d'un cœur magnanime.
Le Sénat me connoît; & sans m'humilier,
La vengeance à la main, je puis le supplier.

SCÉNE III.

XANTIPE. ARISTOMENE. ARSIRE.

ARISTOMENE.

Xantipe tout en pleur! quel funeste présage!
Tu frémis?

XANTIPE.

O vertu! quel est donc ton partage?
Aristomène......

ARISTOMENE.

Hé bien?

XANTIPE.

Fuyons.

ARISTOMENE.

Explique-toi.

XANTIPE.

Le Peuple .... le Senat ....

ARISTOMENE.

Tu me glace d'effroi.

Mon Epouse ?.... mon Fils ? ....

XANTIPE.

Ville impie & barbare !...

Crois-moi, fuyons.

ARISTOMENE.

J'entends; l'échaffaut se prépare ?

XANTIPE.

Le Peuple furieux, & de sang alteré,
Entoure ce Théâtre, à la mort consacré.
Cleonnis cependant affectant l'indulgence,
Reprochoit au Senat un excès de vengeance.
„ Je le vois, a-t'il dit, le peuple est furieux ;
„ Il demande justice; il a sur nous les yeux.
„ Toujours l'impunité fut la mere du crime.
„ Mais n'est-ce point assez d'une seule victime ?
„ Le Héros de Messène, au comble des malheurs,
„ Vous demande une main pour essuyer ses pleurs :
„ D'une Epouse & d'un Fils, s'il faut que l'un s'immole :
„ De sa perte, du moins, que l'autre le console.
On se léve; on opine; on accéde à sa voix.
L'un des deux va mourir : on te laisse le choix.

ARISTOMENE.

O noirceur exécrable ! on veut que je choisisse
D'une Epouse ou d'un fils que j'envoye au supplice !

XANTIPE.

On va les amener. Il faut choisir entr'eux ;

Ou bien, en te quittant ils vont périr tous deux.

ARISTOMENE.

Laissez-moi.

ARSIRE.

Tu nous crains?

ARISTOMENE.

Je crains tout ce que j'aime;
L'amitié, la nature, & l'amour, & moi-même.
Vers le crime entraîné par un pouvoir vainqueur,
Mes plus grands ennemis sont au fonds de mon cœur.

ARSIRE, *à Xantipe.*

Euribate est parti?

XANTIPE.

Dans ce moment funeste;
Il partoit.

ARSIRE.

Profitons de l'instant qui me reste.

SCENE IV.

ARISTOMENE. XANTIPE.

XANTIPE.

AMi, par le malheur je te vois abattu!

ARISTOMENE.

Tu me vois furieux.

XANTIPE.

A quoi te résous-tu?
Comment vas-tu répondre à ce Sénat farouche?
Tu vois quel choix affreux il attend de ta bouche!

ARISTOMENE.

Moi, grands Dieux ! me résoudre à ce barbare effort !
Moi, livrer mon Epouse ou mon fils à la mort !
Que m'écrase plûtôt la foudre vangeresse !
Tous deux m'aiment ; tous deux méritent ma tendresse ;
Tous deux font mon bonheur. Leonide, à mes yeux
Est, après la vertu le plus beau don des Cieux.
De Messéne, en mon fils, je crois voir l'espérance,
Et l'ame d'un Héros qu'embellit l'innocence.

XANTIPE.

On attend l'un ou l'autre ; & le supplice est prêt.

ARISTOMENE.

Qu'on m'arache le cœur plûtôt que leur Arrêt !
C'est peu, cruel Senat, l'ordonner leur supplice ;
Tu veux, de ta fureur, me rendre le complice !

XANTIPE.

Hé bien, que tardons-nous ? L'Armée....

ARISTOMENE.

On l'a voulu ;
Viens : sortons de ces murs : m'y voilà résolu.

XANTIPE.

Nous mourrons avec toi. L'amitié te le jure.

ARISTOMENE.

Que de pleurs ! que de sang va laver mon injure !

XANTIPE.

Le Peuple, à notre abord, facile à se troubler,
Ne te donnera pas le tems de l'accabler.
Pour glacer sa fureur, il suffit que tu sortes.
Que l'Armée à grands cris, viennent briser ces Portes.
A tes pieds, en tremblant, tout va se prosterner ;
Et ton cœur généreux n'aura qu'à pardonner.

ARISTOMENE.

Il ne sera plus tems d'arrêter le carnage.
Le Soldat, tu le sçais, affamé de pillage,

Dès qu'on a tout permis à ſon avidité,
Ne connoît plus de frein, ſûr de l'impunité.
Il ſe plaint dès long-tems qu'au milieu des délices,
Ici, l'on goûte en paix le fruit de ſes ſervices,
Tandis que de ſon ſort négligeant tout le ſoin,
Auteur de l'abondance, il ſouffre le beſoin.
Il ſe fera juſtice; & s'il trouve un obſtacle,
Figure-toi l'horreur de ce ſanglant ſpectacle:
Le peuple & les Soldats dans le meurtre plongés;
Les femmes, les enfans, les vieillards égorgés.
Je vois ſous ſes débris Meſſène enſevelie;
De mourants & de morts, cette enceinte remplie.
J'enttends ces cris affreux qui me glacent d'horreur:
„ Tyran de ton Païs, aſſouvis ta fureur,
„ Epuiſe notre ſang, écraſe ta Patrie....
Moi, l'écraſer, ô Ciel! après l'avoir ſervie!
Lieux, où je vis le jour, Palais de nos Ayeux;
Temple de la Juſtice, azile de nos Dieux,
Remparts, d'où j'écartai, l'eſclavage & la guerre;
Vous aurez, pour moi ſeul, diſparu de la terre.
Depuis quand un ſeul homme, ardent à ſe venger
A-t'il le droit affreux de ne rien ménager?
Eſclave de l'Etat, qu'il céde, qu'il fléchiſſe,
Ou que de ſes liens le trépas l'affranchiſſe.
Que mon cœur eſt changé! tantôt plus affermi,
J'expoſois ma famille aux coups de l'ennemi:
D'où vient que tout-à-coup ma conſtance me quitte?
De mes Concitoyens l'injuſtice m'irrite.
Je ſervois des ingrats, & mon cœur ſe repent....
Miſérable! eſt-ce d'eux que ma vertu dépend?
Eſt-ce aux murs des méchans à gouverner les notres?
Non; fondons nos vertus ſur le crime des autres.
S'il ne ſont point ingrats, quoiqu'on faſſe pour eux,
L'on n'eſt que bienfaiſant: je ſerai généreux.

SCÉNE V.

LEONIDE. LEUXIS. ARISTOMENE. XANTIPE. GARDES.

XANTIPE.

Venez, dignes objets de tendresse & d'allarmes,
Aux pleurs de l'amitiè, venez mêler vos larmes.
Un rigoureux devoir combat seul contre nous.
à Leuxis. *à Léonide.*
Embrassez votre pere : embrassez votre époux.

ARISTOMENE.

Quel moment ! quels combats ! ah, mon fils !...
ah, Madame !....

LEONIDE.

Ton fils va-t'il périr ?

ARISTOMENE.

Elle m'arrache l'ame.

LEONIDE.

Parle,

ARISTOMENE.

Je ne le puis.

LEUXIS.

Mon Pere !...

ARISTOMENE, *à Xantipe.*

Soutiens-moi.

LEONIDE.

Xantipe, au nom des Dieux, dissipez mon effroi.
Mon fils est-il compris dans l'Arrêt qui m'accable ?

Seule, je dois mourir ; mon fils n'eſt point coupable.

XANTIPE.

A la mort, avec vous, on condamnoit Leuxis.

LEONIDE.

Quoi ! ces monſtres....

XANTIPE.

Bientôt, feignants d'être adoucis,
Ils ont borné leur haine à punir l'un ou l'autre,
Et ne demandent plus que ſon ſang, ou le votre.

LEONIDE *avec joye.*

Je reſpire.

XANTIPE.

Le choix dépend de votre Epoux.

LEONIDE.

Ah, mon fils ! tu vivras. Que cet Arrêt m'eſt doux !
à Ariſtoméne.
Hé bien, que tardes-tu ? Qu'on me mene au ſupplice.
Du deſſein qu'on punit, mon fils n'eſt point complice.
Sa tendreſſe pour moi, ſon âge l'on trahi.
Il ſeroit criminel, s'il eût déſobéi.

LEUXIS.

Seigneur, ſon innocence eſt égale à la mienne.
Et puiſqu'on n'attend plus que ma mort ou la ſienne,
C'eſt à moi de mourir.

LEONIDE.

Jette les yeux ſur lui.
C'eſt mon fils, c'eſt ton ſang, ton eſpoir, ton appui.
Qu'il vive pour marcher ſur les pas de ſon pere.
Il te conſolera de la mort de ſa mere.
Au-deſſus de l'amour la nature a ſes droits :
En faveur de ton fils elle éléve ſa voix ;
Elle ordonne qu'il vive.

LEUXIS.

Elle veut que j'expire.
Ecoutez-là, Seigneur. C'eſt elle qui m'inſpire

De verser tous mon sang pour qui me l'a donné.

ARISTOMENE.

A couler pour l'Etat, je l'avois destiné.

LEONIDE.

Oui, Seigneur ; & Messène avec moi vous implore.
Toute ingrate qu'elle est, elle a ses droits encore.
Vous respectez pour elle un odieux Arrêt :
N'écoutez jusqu'au bout que son seul intérêt.
Mon fils peut la servir : je lui suis inutile ;
Qu'il vive au moins pour elle, & je mourai tranquile :

LEUXIS.

Quoi, Madame, l'Etat peut-il être jaloux
D'un sang, que votre fils aura versé pour vous ?

LEONIDE.

Si tu meurs, au tombeau je suis prête à te suivre.

LEUXIS.

A la mort de sa mere, un fils peut-il survivre !

ARISTOMENE.

O tendresse ! ... ô nature ! ... ô généreux combats ! ..

LEONIDE.

Seigneur ! ...

LEUXIS.

Mon Pere ! ...

ARISTOMENE.

Non, je mourrai dans vos bras.
Je veux sur l'échaffeau vous précéder moi-même.
Embrassez un époux, un Pere qui vous aime ...
Mais quels cris tout-à-coup dans les airs confondus ? ..

SCENE

SCENE VI.

ARSIRE. *Les mêmes Acteurs.*

ARSIRE.

Suis-moi ; nous triomphons, ou nous sommes perdus.
Dans ton Camp, Euribate a porté nos allarmes.
Ardent à te venger, le Soldat vole aux armes ;
Il s'avance à grands pas, & désolant ces bords,
De ces murs, à la flâme, il livre les dehors.
Le Peuple est consterné, le Senat l'encourage,
L'appelle à la vangeance, & le guide au carnage.

ARISTOMENE.

Amis, tout va périr : il n'en faut plus douter.
Suivez-moi ; sur les murs allons-nous présenter ;
Et du cœur des Soldats si je suis encor maître ;
Que Messène une fois apprenne à me connoître.
à Léonide & à Leuxis.
Vous, qu'en ce lieu fatal je laisse avec effroi,
Adieu ; s'il faut mourir, mourez, dignes de moi.

ARSIRE.

Le tems nous presse.

ARISTOMENE.

Adieu.... *Il les embrasse.*

ARSIRE.

Hâtons-nous.

ARISTOMENE.

Qu'il m'en coûte.

SCENE VII.

LEONIDE. LEUXIS. UN GARDE.

LEUXIS.

ON vient nous séparer.

LEONIDE.

C'est pour jamais sans doute.
Pour la derniére fois, embrasse-moi, mon fils.
Si tu revois ton Pere, & si tu me survis,
Imite ses vertus, fais revivre sa gloire;
Et dis-lui qu'au tombeau j'emporte sa mémoire.

Fin du quatriéme Acte.





ACTE V.

SCÉNE PREMIERE.

LEONIDE. L'OFFICIER. GARDES.

LEONIDE.

ON me donne un azile : on m'y laisse captive ;
Sans daigner rassurer ma tendresse craintive.
L'Armée est sous les murs ; on va combattre ... hélas !
Mon vertueux époux n'y consentira pas.
Sa famille périt, ou sa gloire est flétrie.
Il va perdre son fils, sa femme, ou sa Patrie ....
Et je me plains ! c'est lui qui doit être pleuré.
à l'Officier.
Mais mon fils ? ....

L'OFFICIER.

Des prisons, il vient d'être tiré.

LEONIDE.

O Ciel ! où l'a laissé sa malheureuse mere ?
Est-ce aux mains des Bourreaux ? Est-ce aux mains de son pere ?
A-t'on brisé ses fers ?

L'OFFICIER.

Il étoit enchaîné ;
Et de Gardes en pleurs, marchoit environné.

LEONIDE.

Ah ! mon fils ne vit plus, ou touche à son supplice.
Nature, permets-tu ce cruel sacrifice ?
S'il en est tems encore, parle, sauve mon fils ;
Le cœur d'Aristomène est sensible à tes cris :
Des entrailles de Pere excite le murmure.
Gloire, Patrie, Amour, cedez à la nature . . . . .
Mon fils, pour me sauver, vouloit verser son sang.
Tournez sur moi ce fer, cruels ! voilà mon flanc.
Mon fils est innocent ; il n'a fait que me suivre.
J'ai tout fait. A vos coups, la victime se livre.
Viens, mon fils : au supplice empressée à courir.
Je ne veux que te voir, t'embrasser, & mourir.

SCENE II.

ARSIRE. LEONIDE. L'OFFICIER. GARDES.

LEONIDE.

HE bien ? m'annoncez-vous la mort, ou la victoire ?

ARSIRE.

Non ; l'avenir jamais ne pourra nous en croire.
Et le Peuple & l'armée autour de nos remparts
Affrontoient & lançoient la mort de toutes parts.

Ariſtomène arrive. Il commande à l'Armée,
Au combat ſous ſes yeux encor plus animée.
Il la veut écarter : mais ordres ſuperflus!
Ardent à le ſervir, on ne l'écoute plus.
Il demande ſon fils. On l'amene : Je tremble
Qu'autour de la priſon la foule qui s'aſſemble,
N'attente ſur vos jours. Je l'écarte; & je viens
Vous donner un azile, & rompre vos liens.
Sur les murs cependant quel ſpectacle s'apprête !
Je vous laiſſe; j'y cours.... je frémis; je m'arrête.
Aux pieds de votre époux ſon fils eſt proſterné.
Il leve ſur ce fils un bras déterminé.
Tout pâlit, tout ſe taît. A l'Armée il s'adreſſe.
„ Où vous conduit, dit-il, cette ardeur vangereſſe?
„ Venes-vous renverſer les murs de vos Ayeux?
„ Egorger vos parens dans le ſein de vos Dieux?
„ Au crime, malgré moi, ſi c'eſt moi qui vous guide
„ Je vais vous l'éparger : mais pour un parricide.
„ C'eſt le ſang de mon fils qui vous fait tout oſer.
„ Ceſſez de le défendre, ou je vais l'épuiſer,
„ Et tarir, en verſant tout celui qui me reſte,
„ La ſource de ce ſang, à mon païs funeſte.
Sur ſon fils cependant le glaive eſt ſuſpendu.
Le ſoldat déſarmé tremble, & fuit éperdu;
Du Peuple accompagné, votre epoux ſe retire;
Et l'envie étonnée, en frémiſſant, l'admire.

LEONIDE.

Le Voici. C'eſt un Dieu ſous les traits d'un mortel.



SCENE III.

ARISTOMENE. *Les mêmes Acteurs.*

LEONIDE.

Viens, cher epoux : mon cœur eſt ton premier Autel :
Et ſi tant de vertu doit obtenir un Temple ;
Ton epouſe, à la terre, aura donné l'exemple.

ARISTOMENE.

J'ai fait ce que j'ai dû, Madame.

LEONIDE.

Quel devoir
Que l'ame la plus forte a peine à concevoir !
Si la nature ſouffre à s'en peindre l'image,
Combien, pour le remplir, il falloit de courage !
Que j'ai crains pour ton cœur ces momens rigoureux !
Que je t'ai plaint !

ARISTOMENE.

Jamais je ne fus plus heureux.
Je parois : mes ſoldats pouſſent des cris de joye.
Leur zéle impatient dans leurs yeux ſe déploye :
Et chacun à l'envi dans l'attaque engagé,
Me jure d'un regard que je ſerai vangé.
J'ai vû mes Lieutenans, leurs redoutables guides,
Des travaux d'un ami compagnons intrépides,
Marchant ſur des glacis, de leur ſang arroſés,
Préſenter à la mort leurs fronts cicatriſés.
Quel objet plus touchant pour un Guerrier ſenſible !

J'ai dû leur oppoſer un obſtacle invincible :
Mais en leur reprochant ce crime généreux,
Je ſentois qu'à mon tour je ſerois mort pour eux.

LEONIDE.

Alors, n'écoutant plus qu'une juſte furie,
J'aurois laiſſé périr mon ingrate Patrie ;
J'aurois livré ces bords, ſaccagés & deſerts,
A des peuples nouveaux, ſans doute moins pervers.
Plus éclairé que moi, plus grand, plus magnanime,
Tu plains les criminels, & ne hais que le crime.
Pere de ta Patrie, ennemi de ſes mœurs,
Tu ne voulus jamais y changer que les cœurs.
Sans doute ils ſont changés, ſi la vertu les touche.
Quel ingrat Citoyen, quel ennemi farouche,
Heureux par tes bienfaits, n'en ſeroient pas remplis !

ARISTOMENE.

Hélas ! qui peut des cœurs ſonder tous les replis.
Ce premier mouvement qu'excite la nature,
Lorſque les paſſions la laiſſent libre & pure,
Du peuple, en ma faveur, a gagné les eſprits.
Malgré moi, de ſes fers, il dégage mon fils.
Mais tandis qu'à nos loix j'en fais un libre hommage ;
Des Senateurs confus j'obſerve le viſage.
La honte & le dépit étoient peints ſur leur front ;
Et ma ſoumiſſion leur ſembloit un affront.
Dans leur libérateur ils croyoient voir un Maître.
Je ſuis en leur pouvoir ; mais j'ai pû n'y pas être :
Et je ſens que jamais le Senat indigné
Ne me pardonnera de l'avoir épargné.
Le peuple qu'il raméne, autour de lui ſe range.
On murmure, on m'évite, & de nouveau tout change.
Mais mon cœur raffermi par ſon dernier effort,
Sent qu'il eſt audeſſus, & du crime & du ſort.

ARSIRE.

Cléonnis vient à nous.

SCÉNE IV.

CLEONNIS, *Les mêmes Acteurs.*

CLEONNIS.

Pere de la Patrie,
Recevez . : . . .

ARISTOMÈNE.

Cleonnis, je hais la flaterie.
Que voulez-vous de moi ?

CLEONNIS.

Le Senat prévenue,
Quand il vous ſoupçonna, vous avoit peu connu :
Mais d'un noble retour ſon erreur eſt ſuivie.
Devant vous tout ſe taît, & les loix & l'envie.
Il ne tient plus qu'à vous, qu'aux yeux de tout l'Etat,
L'on rétracte un Arrêt, dont rougit le Senat.
Pour vous, pour l'Univers, quel plus touchant ſpectacle !
Encor un pas, Seigneur : vous n'avez plus d'obſtacle.
Vous avez de l'Armèe, arrête la fureur ;
Vous êtes adoré ; mais elle eſt en horreur :
Et de vos Lieutenans, la révolte impunie
Laiſſeroit d'un ſoupçon votre gloire ternie.
On diroit (car l'envie eſt féconde en détours)
Que vous avez vous-même appellé leur ſécours :
Que content d'effrayer l'autorité publique,
Votre orgueil a fait place à votre politique :
Que du Senat enfin redoutable rival,

De

De votre ambition, c'eſt le premier ſignal,
Et l'eſſai d'un pouvoir, qui vous faiſant connoître,
Accoutume ce peuple à reſpecter un Maître.
Prévenez ces ſoupçons, Seigneur.

ARISTOMENE.

Je vous entends.
Eſt-ce à vous que je dois ces avis importans ;
Ou ſont-ils du Sénat, la volonté ſuprême ?

CLEONNIS.

Je parle au nom du peuple & du Sénat lui-même.
On pardonne à l'Armée un aveugle attentat ;
Mais les Chefs ſont garands de l'erreur du ſoldat.
Libres dans votre Camp, de vous ſeul ils dépendent ;
Dans les fers, c'eſt à vous d'ordonner qu'ils ſe rendent.
Sans doute il eſt affreux de punir vos amis
D'un crime, que pour vous, le ſeul zèle a commis.
Mais aux dépens des loix, ſi vous payez ce zèle,
La République en vous, ne voit plus qu'un rebelle.
Vous le dirai-je enfin ? L'échaffaut eſt tout prêt ;
Leonide & Leuxis vont ſubir leur Arrêt.
On m'attend. Au Sénat, que voulez-vous répondre ?

ARISTOMENE.

Rien.

ARSIRE, *à Cléonnis.*

J'y vole ; & c'eſt là que je vais te confondre.

SCÉNE V.

ARISTOMENE. LEONIDE. L'OFFICIER. GARDES.

ARISTOMENE.

MOi, que je vende un sang qu'on prodiguoit pour moi !

LEONIDE.

Oserois-tu souscrire à cette affreuse loi ?

ARISTOMENE.

La grace de mon fils & la tienne en dépendent.
Déja sur l'échaffaut les bourreaux vous attendent.

LEONIDE.

Ton fils est libre encor.

ARISTOMENE.

Tu rentres dans les fers.

LEONIDE.

Quand tu peux le sauver, c'est donc moi qui le perds ?
Va, fuis. Il n'est plus tems d'écouter nos foiblesses.
Je n'ai plus qu'un secours qu'il faut que tu me laisses.

ARISTOMENE.

Quel est-il ?

LEONIDE.

Ce poignard.

ARISTOMENE.

Moi, te l'abandonner !

LEONIDE.

Sur l'infâme échaffaut, veux-tu me voir traîner ?

ARISTOMENE.

Hé bien, mourons ensemble, & tu n'as qu'à me ſuivre.

LEONIDE.

Cruel ! ....

ARISTOMENE.

Tu veux mourir, & tu m'ordonnes de vivre !

LEONIDE.

Tu le dois.

ARISTOMENE.

Je ne puis.

LEONIDE.

Meurs donc déſeſperé.
Mais du plus tendre amour vois le gage ſacré
En proye aux ennemis du ſang qui l'a fait naître,
Victime des méchans, & du vice peut-être.
Pour cet âge fragile il n'a que trop d'appas.
De ſes piéges flatteurs qui ſauvera tes pas,
Mon fils, ſi dans ces murs, ſouillé par la licence
Un pere furieux expoſe ton enfance ?
Vis pour le rendre juſte, ou va l'aſſaſſiner.
Je te pardonne tout, hors de l'abandonner.
Je meurs, pour t'épargner de plus grands ſacrifices ;
Pour arracher ton fils, tes amis aux ſupplices.
Ils ont tout fait pour toi : ſonge à les ſécourir.
Vis : voilà ton devoir : le mien eſt de mourir.
Je péris glorieuſe ; & tu mourrois en lâche.
Donne-moi ce fer.

ARISTOMENE.

Non ; je ne puis voir . . . .

SCENE VI.

ARSIRE. *Les mêmes Acteurs.* LEUXIS,

ARSIRE, *à Aristomène.*

A Rrache,
Arrache-lui ce fer. Vivez ; vous triomphez.

ARISTOMENE.

Dieux!

ARSIRE.

Viens voir, par mes mains, deux monstres étouffés:

ARISTOMENE.

Que dis-tu?

ARSIRE.

Je peignois à ce Senat féroce
De son dernier décret la barbarie atroce.
Cléonnis le défend, & s'en nomme l'Auteur.
Je m'élance, & lui plonge un poignard dans le cœur.
Dracon veut le vanger, & d'un ami fidéle,
Dans les yeux du perfide, on voit briller le zèle.
Il vient à moi : Soudain, du même bras frappé,
Des ombres de la mort, il tombe enveloppé.
„ Qui de vous prend ici la défence du crime?
„ Qu'il se léve : il sera ma troisiéme victime.
Que l'effroi, dans un cœur, suit de près le remords!
J'ai vû tout leur parti, témoin de mes transports,
Immobile, muet, enchainé par la craiote.
„ De la Justice encor la voix n'est pas éteinte,
„ Ai-je dit. Sous vos yeux ces traîtres égorgés,

„ S'ils laissoient leurs pareils, auroient été vangés.
„ Leur voix envenimée endormoit votre oreille ;
„ La foudre qui les frappe, à l'instant vous réveille.
„ Je vous vois confondus. Mais cette sainte horreur,
„ De l'innocence en vous, n'est que l'avant-coureur.
„ Complices des méchans, détruisez leur ouvrage.
„ Dans le cœur de ce peuple ils ont souflé leur rage :
„ Rendez-lui cet amour qu'il eut pour son appui.
„ Ils l'ont persécuté ; déclarez-vous pour lui :
„ Venes : & sans rougir d'un retour plein de gloire ;
„ De qui vous corrompit, condamnez la mémoire.
„ Du devoir, il est beau, de ne jamais sortir ;
„ Mais plus beau d'y rentrer avec le repentir.
On se leve ; on me suit : nous sortons tous ensemble
Le Peuple, autour de nous, en foule se rassemble,
Et t'entend proclamer par la voix du Senat,
L'Appui, le Défenseur, le Pere de l'Etat.
Je l'instruits en deux mots de tout ce qui se passe.
Qui l'eût dit ? A l'instant, tout a changé de face.
Tant il est dangereux, dans des Etats naissans,
De laisser subsister des coupables puissans ;
Et tant le peuple, au gré de qui sçait le conduire,
Facilement se laisse éclairer, ou séduire !

ARISTOMENE.

Exemple des Amis, quand tu fais tout pour moi,
Est-il quelque retour qui m'acquitte envers toi !
Unis jusqu'au tombeau, partage, ami fidelle,
Montrant Léonide.
Avec moi ma fortune, & mon cœur avec elle.
à Leuxis.
O mon fils ! vous voyez le prix de la vertu.
A ses pieds, tôt ou tard, le crime est abbattu.
Mais de sa fermeté fût-elle la victime ;
Sa chûte est préférable au triomphe du crime.

FIN.

